

## Limitier la population à dix millions d'habitants, ou quand la peur prend les commandes

CHRONIQUE. L'initiative de l'UDC mise au vote le 14 juin fait couler beaucoup d'encre, et à juste titre. Aristote et Giovanni Botero, un philosophe italien du XVI<sup>e</sup> siècle trop peu connu, s'invitent aussi dans le débat

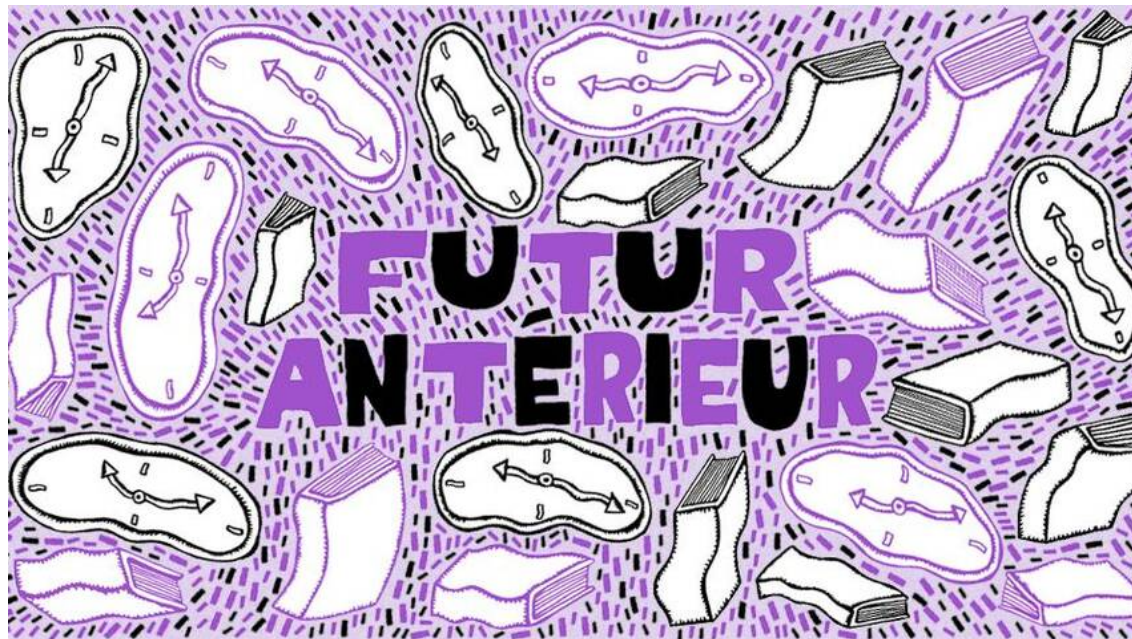


Illustration originale. - © Hector de La Vallée pour Le Temps

## Futur antérieur

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

A quoi pourrait bien ressembler une Suisse de plus de dix millions d'habitants? Peut-être à une de ces villes invisibles imaginées par Italo Calvino, à la fois cyclopéenne et sans contours, où l'urbain se confondrait avec la nature. Aurait-elle forcément l'allure d'un cauchemar, ou redessinerait-elle avantageusement les règles de l'habitat humain? C'est en gros ce débat visionnaire et un peu futuriste (mais pas tant que cela, au fond) que la votation du 14 juin demande de trancher.

Miracle ou cadeau empoisonné de la démocratie directe, la Suisse est en avance sur son temps, puisqu'elle est amenée à se poser des questions vertigineuses qui regarderont un jour ou l'autre l'humanité dans son ensemble. A partir de quand toutes les ressources disponibles sur Terre ne suffiront plus pour faire vivre ses habitants? Et comment y remédier? Par quelles décisions drastiques? Le gant est jeté. Le salut viendra-t-il des hypothétiques politiques globales qui prendraient le problème à bras-le-corps? Celui-ci est déjà bien difficile à résoudre à l'échelle d'une petite nation comme la nôtre, tant il soulève des dilemmes sans nombre, de l'éthique à l'économie, provoquant le heurt de visions du monde et d'intérêts contradictoires. Imaginons un instant ce qu'il en serait à l'échelle de la planète.

## Agir ou laisser faire

Il y a en l'occurrence deux grandes options, qui correspondent à des attitudes mentales contraires. Agir ou laisser faire. Fixer une mesure volontariste ou s'en remettre à l'ordre des choses. Deux manières d'être aveugle ou lucide, à choix. Positions alternatives qui ont été diversement défendues dans l'histoire.

Prenons presque au hasard deux personnalités pour les incarner respectivement. Dans sa *Politique* (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), Aristote offre un avis plutôt péremptoire. Le législateur ne diffère guère de l'artisan: pour que son ouvrage soit réussi, il doit disposer de la matière adéquate. Or, l'une des conditions élémentaires du bon gouvernement de la cité, c'est de pouvoir bien calculer le nombre idéal de ses habitants au regard des ressources disponibles et de l'étendue du territoire. C'est d'abord une question de principe: la loi repose sur un ordre harmonieux qu'il importe de respecter. Mais l'observation empirique vient confirmer le simple raisonnement. Un Etat optimal doit viser à l'autarcie, c'est-à-dire «tout avoir et ne manquer de rien» sur son propre sol, y compris les voies pour commercer avec ses voisins, «en vue de la vie heureuse qui convient à la communauté politique» (trad. GF Flammarion, 2015).

Or, une cité qui a trop peu d'habitants deviendra difficilement autarcique, tandis que celle qui en a trop augmentera certes en puissance, mais risque aussi de perdre sa cohérence politique, les citoyens se disséminant en une masse d'individus anonymes les uns aux yeux des autres. Comment dès lors partager judicieusement l'exercice de la citoyenneté, qui fait la qualité d'un Etat: «Car ce n'est pas la même chose une grande cité et une cité populeuse».

## Autorégulation naturelle

Aristote laisse pourtant une certaine marge de manoeuvre au législateur, puisque le nombre des habitants n'est pas fixé a priori mais à partir de deux critères fonctionnels, à savoir le bon gouvernement et le respect d'une économie «autarcique». L'avenir n'est donc pas fermé.

Point de vue fort différent en apparence que celui développé par le philosophe italien Giovanni Botero (1544-1617), mais qui aboutit à une conclusion au fond pas si éloignée. Aussi méconnu que le Stagirite est célèbre, Botero mériterait qu'on s'intéresse davantage à son oeuvre, notamment à son traité *Des causes de la grandeur et de la magnificence des villes* (1588), livre de réflexion pionnier sur le développement du phénomène urbain, et plus globalement sur la croissance des nations modernes (trad. Editions Rue d'Ulm, 2014).

L'auteur s'attaque au problème de la population en développant un point de vue fort original en son temps. Il

oppose les ressources naturelles, par définition limitées, et la puissance générative de l'humanité, dont la valeur est constante. Toutes deux finissent donc fatalement par entrer en collision. Mais Botero reste optimiste, contrairement à son lointain héritier, Malthus. Il juge en effet que la croissance démographique finit par se réguler d'elle-même une fois atteint un certain plafond, au fur et à mesure que les ressources se raréfient. A ses yeux, une nation peuplée reste avant tout synonyme de grandeur et de dynamisme. Même si elle est devenue un peu difficile à entendre, retenons cette double confiance: dans les forces de l'humanité et dans sa capacité d'adaptation, envers et contre tout.